

Le Grand Ricci, un travail de jésuites

Près de cinquante ans après le début de l'entreprise paraît enfin une somme encyclopédique de la langue et la culture chinoises

LE GRAND RICCI

préparé par les Instituts Ricci de Paris et de Taïpeh.

Ed. Desclée de Brouwer.

6 volumes de 1 216 pages

et 1 volume d'annexes,

762,25 €.

Entrer dans ce livre comme dans une pyramide. Un monument de savoir. Le doigt hésite au moment de feuilleter l'ouvrage, à l'évocation de la somme colossale d'énergies individuelles qu'il a fallu mobiliser, pendant un demi-siècle, pour le produire. Le Grand Ricci, dictionnaire encyclopédique de la civilisation chinoise, est une œuvre comme on en aborde peu par son ambition : traduire en français le plus vaste éventail jamais rassemblé, pour une langue étrangère, des mots et locutions de la plus ancienne culture vivante. Par quelle porte pénétrer ?

En ces jours de Nouvel An lunaire chinois, bien évidemment, par le mot qui rythme le calendrier : *chu*, qui signifie commencement. Le jour – jeudi 14 février – où ces lignes sont

publiées est *chu*-troisième, le troisième jour de la première décade du mois lunaire qui a débuté le mardi 12. C'est le jour où, après avoir festoyé en cercle familial restreint, les Chinois se rendent auprès des cousins plus distants afin d'échanger vœux et cadeaux. Mais par la combinaison des caractères, le mode opérationnel de base du chinois, *chu* est aussi l'entrée de pas moins de 183 locutions qui couvrent une bonne partie des connaissances et idées de l'univers culturel chinois dans toute sa poésie, de la médecine à l'enseignement ou la justice, de l'administration mandarinale à la cuisine paysanne... *Chu-yi* est la tenue que portait un apprenti fonctionnaire, *chu-kao* le premier bouillon d'une marmite, et une expression commençant par le même mot *chu* désigne « les jours du début du mois lorsque la Lune (en croissant) ressemble aux antennes du papillon ». On observera que ce caractère apparaissait déjà voici cinquante-cinq siècles dans les pratiques oraculaires, sous une forme antique, pour « un sens non élucidé », mais vraisemblablement chargé de « bonne fortune » (sa connotation dans la langue écrite au début du premier millénaire avant J.-C.). Et qu'en langage populaire l'état d'ébriété – qui peut être aussi celui des plus grands poètes – se compare à celui de « la boulette de riz glutineux sortie à l'instant du fourneau : si molle qu'elle se défait ».

L'inspiration diabolique qui a conduit des hommes à rassembler cette somme prête autant au rêve. Il s'agit en effet de l'avatar « monstrueux » (sept gros volumes pour un total de quelque 17 kilos, 13 500 entrées primaires ou idéogrammes, 300 000 mots complets)

des tentatives initiales d'établissement d'un lexique de traduction du chinois entreprises par Matteo Ricci, le fondateur italien de la première mission catholique en Chine, en 1583. Dès lors, les jésuites deviennent de véritables fous de la lexicographie, qui poursuivent une aventure transculturelle unique en Occident, au service d'une idée forte : transposer la compréhension chrétienne du monde en termes intelligibles dans l'univers mental chinois, non pas en lui imposant des néologismes, mais en se coulant dans le moule fondamentalement a-religieux (ce qui ne veut pas dire privé de superstitions) de cette civilisation. Ce qui supposait, en premier lieu, un inventaire complet de celle-ci.

Cette aventure donna lieu à plusieurs dictionnaires, mais faillit capoter au XX^e siècle : la colossale démenche des projets entrepris (un dictionnaire du chinois en cinq langues, dont le hongrois, langue maternelle de son initiateur, le jésuite Eugène Zsamar) s'allia à la politique pour que les jésuites se perdent presque dans l'ouvrage. Chassés de Chine par les communistes, ils sont, selon l'expression plaisante du Père Benoît Vermander, « condamnés à des loisirs forcés » à Macao, puis à Hongkong et Taïwan, et menacés d'être dévorés par la matière. Une trentaine d'entre eux, aidés d'une vingtaine d'assistants chinois, ont collationné jusqu'à... 2 millions de fiches cartonnées devant servir de base à la rédaction de l'encyclopédie. Puis s'engage un immense processus de vérifications croisées qui épuise des forces humaines en déclin, quand des moyens modernes – l'informatique – et de nouvelles sources financières – des parrains économiques, des sou-

tiens administratifs – sauvent in extremis l'entreprise. Un premier ouvrage en deux volumes est publié en 1999, et la somme finale, sans équivalent dans le monde, sort donc en 2002.

La « trouvaille » qui peut inciter des non-sinisants à se plonger dans cet océan est la répartition de la matière en près de 200 champs de connaissances, les plus modernes comme les plus « pointues » en matière de sinologie. Un gros volume de dossiers et d'index permet alors de naviguer entre la muscologie du III^e siècle avant notre ère et les identificateurs des plantes ou l'astronomie contemporaine vue par les Chinois... Des projets en CD-ROM permettront de diversifier encore les approches de ce richissime univers, à condition de recourir enfin à la romanisation du chinois en transcription dite *pinyin*, désormais la plus répandue. Concession politique à laquelle les maîtres d'œuvre du Grand Ricci auront tardé à se résoudre, ladite transcription étant une invention du régime communiste – mais qui est désormais utilisée à Taïwan.

Francis Deron